

5 – 2011

DESHIMA

REVUE D'HISTOIRE GLOBALE DES PAYS DU NORD

Regards sur l'histoire africaine
des pays nord-européens

Départements d'études néerlandaises et scandinaves
Université de Strasbourg



Revue publiée avec le concours du Nederlands Letterenfond et le
Réseau franco-néerlandais (www.frnl.eu).

Regards sur l'histoire africaine des pays nord-européens

Afrique

Thomas Mohnike	
<i>Itinéraires imbriqués : Eléments d'une histoire africaine des pays nord-européens</i>	p. 7
Frederike Felcht	
<i>On the topography of H. C. Andersen's travelogue I Spanien</i>	p. 17
Joachim Schiedermaier	
<i>Turmoil in the Dark Continent</i>	p. 31
Christine Smith-Simonsen	
<i>Mythbusting</i>	p. 47
Thomas Beauvils	
<i>Le « negerhollands » de Saint-Thomas et de Saint-Jean de J.P.B. de Josselin de Jong</i>	p. 63
Claudia Huisman	
<i>Soldats africains dans les Indes orientales néerlandaises</i>	p. 81
Wouter van der Veen	
<i>Vermeer en Afrique</i>	p. 97
Catherine Repussard	
<i>JunkerInnen en Afrique</i>	p. 107
Frederike Felcht	
<i>Les politiques de la faim dans Sult (La faim) et Life & Times of Michael K</i>	p. 127
Dorian Cumps	
<i>Explorations dans l'imaginaire</i>	p. 151
Tomas Lieske	
<i>Petit cheval</i>	p. 157

Savants mélanges

Annie Bourguignon	
<i>Peut-on lire Nordahl Grieg au ^{xx}e siècle ?</i>	p. 167
Karin Ridell	
<i>Identités et appartenances linguistiques, nationales et régionales</i>	p. 191
Martin Kylhammar	
<i>Rompez ! Rompez ! L'art moderne de faire table rase du passé</i>	p. 225
Alexis Metzger, Martine Tabeaud	
<i>Neiges et glaces dans les peintures hollandaises du siècle d'or</i>	p. 253
Odile Parsis-Barubé	
<i>Les commencements de l'étrangeté</i>	p. 273

Arts et lettres des pays du nord

Annick Drösdal-Levillain	
<i>Gaute Heivoll</i>	p. 287
Gaute Heivoll	
<i>Adelheid</i>	p. 289
Anne-Marie Soulier	
<i>Torild Wardenær</i>	p. 303
Torild Wardenær	
<i>Poèmes</i>	p. 305
Peter Holvoet-Hanssen	
<i>Poèmes</i>	p. 319
Jaap Robben	
<i>Six poèmes</i>	p. 329
Auteurs	p. 335
Résumés	p. 337

Les commencements de l'étrangeté

Nord et Midi dans l'imaginaire romantique français de la limite

Odile Parsis-Barubé*

L'analyse des processus qui, depuis l'Antiquité, ont présidé à la genèse d'un imaginaire européen de la septentrionalité puis à son inscription progressive dans la représentation de l'espace français aux différentes étapes de sa construction territoriale, montre que le Nord a d'abord existé dans le regard et pris corps dans les productions écrites d'auteurs venus du Sud : géographes et astronomes grecs et romains, missionnaires aquitains, marchands et artistes italiens en relation avec la Flandre, voyageurs espagnols en route pour les possessions septentrionales des Habsbourg¹. Dans ce face à face Nord/Sud, qui transcende largement la vieille dialectique des deux France, se sont peu à peu construits des critères d'opposition – anthropologiques, esthétiques, politiques, aussi – que l'époque romantique, attentive au *genius loci*, sensible au relatif et au particulier, avide de couleur locale, allait réinterpréter en les inscrivant dans le champ plus vaste de sa quête des origines des peuples, des langues et des littératures.

Nous voudrions esquisser ici une étude de la manière dont le voyage en France a pu contribuer, dans la première moitié du XIX^e siècle, au

* Université Lille-Nord de France (UdL3), Institut de recherches historiques du Septentrion (CNRS UMR 8529).

¹ *L'invention du Nord de l'Antiquité à nos jours. De l'image géographique au stéréotype régional*, sous la direction d'Odile Parsis-Barubé, *Revue du Nord*, t. 87, avril-septembre 2005, n° 360-361, 456 p.

parachèvement de ces figures de l'étrangeté par lesquelles un Nord et un Midi ont pris corps dans l'imaginaire romantique de l'espace. Cette exploration de l'imaginaire de l'opposition est d'abord un travail sur l'imaginaire de la limite. Alain Corbin, dans ses travaux sur l'invention du littoral, a suggéré l'intensité de cette fascination pour les franges, les zones de contact, les bords où s'inaugurent les émotions suscitées par les points ultimes qui constituent l'aboutissement du voyage romantique². Du Nord au Midi, la traversée de la France devient l'occasion de sensations de basculement d'un univers dans l'autre, d'autant plus subtiles quand ces descriptions sont des fragments de récits de voyages à l'étranger : le passage de la frontière devient dès lors l'objet d'un travail rhétorique qui tend à la fois à en faire un moment clé du voyage et à l'abolir dans le fondu de cette « demi-teinte de démarcation » chère à Théophile Gautier³ et qui consiste à l'anticiper en projetant sur le territoire national les marques d'altérité servant ordinairement à caractériser l'espace étranger⁴. La construction romantique d'un système d'oppositions entre le Nord et le Midi relève d'un processus complexe où interfèrent références culturelles, perceptions sensibles et présupposés anthropologiques.

Des territoires de l'attente et du regret

Qu'elles soient visitées pour elles-mêmes ou appréhendées comme portions d'itinéraires vers des contrées plus lointaines, les provinces françaises du Nord et du Midi sont toujours des espaces transitionnels : antichambre de l'exotisme à l'aller, sas de décompression où s'estompent les vertiges du dépaysement au retour, elles s'inscrivent dans une respiration qui est tour à tour attente et regret. Le Nord et le Midi seraient ainsi les terrains d'élection de cette théorie de la demi-teinte si clairement formalisée en 1852 par Théophile Gautier : « L'espèce

² Alain CORBIN, *Le territoire du vide. L'Occident et le désir du rivage, 1750-1840*, Paris, Aubier, 1988, p. 208.

³ Théophile GAUTIER, *Voyage en Espagne*, Paris, Garnier-Flammarion, 1981, p. 72.

⁴ Sur ces questions, on lira avec profit l'article de Christine MONTALBETTI, « Premières pages ou ces microscopiques Voyages en France qui s'écrivent à la condition de voyages plus lointains », dans *Voyager en France au temps du romantisme. Poétique, esthétique, idéologie*, Textes réunis et présentés par Alain Guyot et Chantal Massol, Grenoble, Ellul, 2003, p. 117-130.

de demi-teinte qui sépare les peuples sur la carte et dans la réalité, est fondue, plutôt du côté de la France que du royaume limitrophe. Ainsi tout le littoral qui regarde la Manche est anglais ; l'Alsace est allemande par les bords, la Flandre est belge, la Provence italienne, la Gascogne espagnole »⁵. C'est donc au sein de ces espaces liminaires où, sur la base de subtiles notations sur l'esthétique paysagère, s'annoncent de lointaines Désirades – la Flandre au Nord, l'Espagne, l'Italie et l'Orient au Midi – que nous allons nous situer, afin de dégager les caractéristiques de ce procédé qui consiste à faire varier la limite du familier et de l'étrange.

La caractérisation de l'étrangeté nordique est, pour le voyageur du premier XIX^e siècle, largement déterminée par la référence flamande. L'horizon septentrional de la génération de 1830, qui par ailleurs, derrière Jean-Jacques Ampère et Saint-Marc Girardin, se passionne pour les sagas scandinaves et les chants de l'Edda, trouve en effet dans le voyage de Belgique de quoi borner l'espace sensible d'un Nord physiquement accessible. Le jeune royaume, qui fait de la Flandre médiévale, théâtre de la lutte victorieuse des communiers contre l'envahisseur étranger, un de ses lieux de mémoire privilégiés⁶, attire la fine fleur de la littérature du temps : Sainte-Beuve s'y rend en 1831, Michelet l'année suivante, Nerval et Gautier en 1836, Hugo en 1837.

Le voyage au Nord, cependant, est moins traversée d'un espace géographique que parcours au sein d'un passé réinventé. Le désir de Flandre participe d'une culture romantique du paysage, nourrie par une connaissance raisonnée de la peinture et de l'architecture médiévale et baroque. La force du présupposé culturel transforme ainsi le passage au Nord en quête impatiente qui, d'un auteur à l'autre, fait varier la géographie de la limite. Chez Michelet, qui se met en route pour la Belgique en septembre 1832, c'est la vision de l'hôtel de ville de Saint-Quentin qui déclenche le pressentiment de l'approche : « Charmante petite maison de ville de Saint-Quentin ; le canal. On pressent la

⁵ Théophile GAUTIER, « Une journée à Londres », dans *Caprices et zigzags*, Paris, Legou, 1852, rééd. dans *Œuvres complètes*, 5, Genève, Slatkine, 1978, p. 107.

⁶ Voir notre article : « Images romantiques d'un peuple en insurrection : le mouvement communal des villes du nord dans l'œuvre d'Augustin Thierry et de Jules Michelet », dans *Le peuple des villes dans l'Europe du Nord-Ouest (fin Moyen Âge – 1945)*, Philippe Guignet, éditeur, vol. II, CRHEN-O, Université Charles-de-Gaulle- Lille 3, 2003, p. 169-184.

Flandre»⁷. Aux yeux de Victor Hugo, parti de Paris au début du mois d'août 1837, ce sont les berges de la Somme, saisies dans la brume d'un petit matin d'été, qui s'imposent comme une préfiguration de cette Flandre dont ses lectures et sa connaissance de la peinture lui avaient déjà suggéré des images :

Rien de grand, rien de sévère, écrit-il à Adèle, mais une multitude de petits tableaux flamands qui se suivent et se ressemblent ; l'eau coulant à ras bord entre deux berges de roseaux et de fleurs, des îles exquises, la rivière gracieusement tordue au milieu d'elles, et partout de petites prairies heureuses à l'herbe épaisse, avec de belles vaches pensives sur lesquelles un chaud rayon de soleil tombe entre les grands peupliers⁸.

Un jeu de miroir qui se poursuit au delà de la frontière : comme pour confirmer le pressentiment amiénois, Hugo écrit de nouveau à Adèle, depuis Bruxelles, le 18 août :

Cette Flandre est belle d'ailleurs. De grandes prairies bien vertes, de frais enclos de houblon, des rivières étroites coulant à plein bords (...) On voyage entre Paul Potter et Teniers⁹.

Référence picturale qui permet de conjurer la déception des sens : car nombre de voyageurs partis de Paris pour effectuer le voyage de Belgique, s'affligent, à l'aller comme au retour, du déficit de pittoresque des paysages ruraux du Nord. Chez Gautier, qui a dormi pendant la traversée d'une partie de la Picardie et du Hainaut, la montée vers le nord est progression dans l'ennui : « Les lignes du paysage s'abaissaient de plus en plus et prenaient l'horizontalité la plus flamande et la plus désespérante du monde »¹⁰.

Mais au retour du voyage de Belgique, le nord de la France n'est plus qu'un territoire en creux où les voyageurs n'en finissent pas de ressasser les marques de l'effacement du pittoresque flamand :

(...) on s'aperçoit que le pays change de mœurs et d'habitudes peut-on lire dans le récit du voyage d'enquête effectué pour le compte de l'Institut en 1802 par Camus dans les départements dits « nouvellement réunis » des anciens Pays-Bas français. Ce sont encore, poursuit-il, de

⁷ Jules MICHELET, *Journal*, texte établi par Paul Viallaneix, Paris, Gallimard, 1959, p.104.

⁸ Victor Hugo, *Voyages*, dans *Œuvres Complètes*, Paris, Laffont, « Bouquins », 2002, p. 602.

⁹ *Ibidem*, p. 608.

¹⁰ Th. GAUTIER, *Un tour en Belgique et en Hollande*, Paris, L'école des loisirs, 1997, p. 62.

belles plaines et des lieux peuplés; mais ce n'est plus ni cette culture flamande qui transforme les champs en des jardins, ni cette propriété qui fait la parure de la santé, de la force, de l'opulence même¹¹.

C'est que la nostalgie du retour de Flandre est à la hauteur de l'attente que les voyageurs éprouvaient à l'aller et de l'exaltation qu'a suscitée en eux la découverte des trésors de l'architecture flamande. Le voyage en Belgique aura été pour chacun d'eux l'occasion d'une confrontation à l'image radieuse de la ville septentrionale, industrielle et festive, bourdonnante et resserrée, sérieuse et joviale, celle dont Michelet a fait le décor des luttes sociales du tome IV de *l'Histoire de France* et qu'Hugo reconnaît dans le panorama de Mons dont il suggère la vision à Adèle, en 1837: « imagine des places et des rues irrégulières, tortues, étroites souvent, bordées de hautes maisons de brique et de pierre à pignons taillés du quinzième siècle et à façades contournées du seizième, et tu auras une idée d'une ville de Flandre »¹².

Une image archétypale dont les éléments caractéristiques s'évanouissent sitôt la frontière repassée. En septembre de la même année, Hugo laisse de Gravelines, première ville française traversée au retour de la Belgique, une description désabusée qui en fait un exact négatif des villes flamandes:

Je n'ai vu la ville que de nuit, mais la ville m'a paru d'un médiocre intérêt. Adieu les belles vieilles rues flamandes. Plus de pignons, plus de tourelles, plus de clochers. Le toit des maisons de Gravelines et la tour de l'églises faisaient une silhouette misérable sur le ciel¹³.

Le voyage au Midi prend place dans un jeu plus complexe de tensions entre références culturelles et expérience sensible. La caractérisation des territoires méridionaux s'inscrit entre recherche d'images archétypales de la culture antique et quête d'indices annonciateurs de l'exotisme méditerranéen, entre besoin d'universalisme et désir de couleur locale.

La découverte du Midi est incontestablement un pèlerinage d'hommes cultivés aux sources de la civilisation gréco-latine. Après avoir vu dans Avignon une métaphore de Rome et d'Athènes – « De

¹¹ A.G. CAMUS, *Voyage fait dans les départements nouvellement réunis et dans les départements du Bas-Rhin, du Nord, du Pas-de-Calais et de la Somme à la fin de l'an X*, Paris, Baudouin, ventôse an XI, vol. 1, p. 168.

¹² HUGO, *op.cit.*, p.607.

¹³ *Ibidem.*, p.636.

loin l'admirable ville qui a quelque chose du destin de Rome, a quelque chose de la forme d'Athènes»¹⁴ – Hugo, parvenu à l'approche du Cap d'Antibes, contemple, dans la Méditerranée, «la mer illustre et rayonnante, éclairée à la fois, et dans tous ses recoins, par l'histoire et par le soleil»¹⁵. Gautier, en partance pour l'Espagne, fait remonter plus haut dans le territoire français ces indices de proximité avec l'antique, qui voit dans le pont de Cubzac «un ouvrage digne de l'Égypte et de Rome» et, dans les Bordelaises, «des filles grecques et des princesses Nausicaa allant à la fontaine»¹⁶. Flaubert, qui a reconnu dans la population nîmoise «les affranchis, les barbiers, les souteneurs, tous les valets de Plaute» et trouvé que les Arlésiennes avaient «le type gréco-romain», dit encore avoir trouvé, dans la Corse de 1840, «beaucoup de choses antiques, caractères, couleurs, profils»¹⁷.

Mais la quête de la couleur locale vient ici conjurer la référence trop lisse à l'antiquité classique. Et le processus d'exotisation progressive du territoire national à mesure que s'opère la progression vers le Sud se complique de la multiplicité des destinations réelles ou rêvées dont la partie française du voyage n'est que l'incipit. Le voyage au Midi s'inscrit ainsi dans une poétique de l'étrangeté infiniment plus sophistiquée que le voyage en Flandre. Entre l'annonce de l'Italie, que Chateaubriand pressent à partir de la Savoie¹⁸ et celle de l'Espagne dont Gautier et Stendhal détectent les premiers signes à partir de Bayonne¹⁹, s'intercalent les promesses de l'Orient. Les villes du Midi se font préfigurations successives de la Sublime Porte. Victor Hugo, qui, à la vue de ses murailles, trouve à Avignon quelque chose d'une «ville turque» sent «que la porte de l'Orient est là, tout près, entre-baillée»²⁰. C'est à Marseille, à laquelle Flaubert douze ans plus tard, dira, lui aussi, trouver «je ne sais quoi d'oriental»²¹, qu'en 1828 le berlinois Willibald Alexis

¹⁴ *Ibidem.*, p. 687.

¹⁵ *Ibidem.*, p. 711.

¹⁶ GAUTIER, *Voyage en Espagne*, *op. cit.*, p. 69.

¹⁷ FLAUBERT, *Voyage aux Pyrénées et en Corse*, *Œuvres Complètes*, Paris, Seuil, «L'Intégrale», p. 438 et 445.

¹⁸ CHATEAUBRIAND, *Voyage en Italie*, dans *Œuvres romanesques et voyages*, Paris, Gallimard, «Pléiade», 1969, p. 1429.

¹⁹ GAUTIER, *Voyage en Espagne*, *op. cit.*, p. 73 et STENDHAL, *Voyage dans le Midi de la France* [1838], texte établi par Henri Martineau, Paris, Le divan, 1930, p. 139

²⁰ HUGO, *op. cit.*, p. 690.

²¹ FLAUBERT, *op. cit.*, p. 440.

ressent l'appel des rivages lointains où s'ancre les rêves d'exotisme de sa génération : « L'orient, écrit-il, a donné ici un baiser fraternel à la côte européenne, et un souffle africain passe sur cette ville de rochers nus sans verdure »²². Mais c'est tout autant vers la Grèce des philhellènes que le porte son imagination, enflammée par l'annonce de la présence, sur le port, de lord Cochrane :

La renaissance de la Grèce, s'exclame-t-il ! Je transformais les beaux navires marchands si tranquilles dans le port en bâtiments de guerre (...) Le prochain coup de vent pouvait décider du croissant turc (...) L'imagination s'enivrait. Je voyais de hardis marins grecs hisser le pavillon orné de la Croix. Sur le pont, une héroïque jeunesse prête au combat...²³

Nord et Midi dans la culture sensible de l'époque romantique

L'approche sensible du Midi, et, plus particulièrement, de ses réalités climatiques, entre ici en confrontation avec l'approche cultivée au point, parfois, d'en abolir les effets de délectation. La plupart des voyageurs romantiques sont des hommes du Nord : Parisiens, Normands, Allemands, ils n'ont guère le sentiment, lorsqu'ils se rendent en Belgique, d'entrer dans un espace naturel fondamentalement étranger. D'où la rareté des notations relatives aux conditions climatiques et météorologiques. Le voyage dans le Midi, au contraire, est bien franchissement d'une limite climatique. À une époque où la culture somatique détourne l'homme de la tiédeur, le met en garde contre les méfaits de la macération et vante les effets sanitaires du bain à la lame et du séjour sur les littoraux vigoureusement éventés de l'Europe du Nord-Ouest, l'affrontement à l'implacable chaleur méridionale se vit sur le mode doloriste. Dans la touffeur de l'été provençal, Willibald Alexis, qui ne se départit jamais de son point de vue septentrional, s'attache à donner du Midi une image dégagée des clichés du *Drang nach Süden* entretenus depuis Goethe :

²² Cité par Alain RUIZ, « À la rencontre d'un Sud démythifié : les « randonnées » du Berlinoise Willibald Alexis dans le Midi de la France » dans *Les représentations du Sud*, op. cit., p. 113, d'après *Wanderungen im Süden*. Mitgeteilt durch Willibald Alexis, Berlin, 1828, p. 215-216.

²³ Cité *ibidem*, p. 114 d'après *Wanderungen*, p. 218.

Le Midi de la France est un mot magique dans la bouche des Allemands depuis que Thümmel y a conduit l'imagination pour de charmantes promenades. Mais franchissez avec moi les hautes croupes rocheuses dénudées, languissant dans la diligence toute desséchée par la chaleur, ou bien osez aller à pied quand l'éternel soleil de midi darde ses rayons brûlants sur ces étendues calcaires, et voilà que le paradis est perdu et que les agréables promenades deviennent des corvées²⁴.

Terrassé par la chaleur devant le Pont du Gard, il ne retient du célèbre panorama que la terrifiante sensation de la brûlure :

L'ardent soleil de midi dans le ciel sans nuages se réverbérait partout sur le sol brûlé (...) à perte de vue, nulle part l'ombre d'un arbre. Ce fut un de ces moments où l'humeur fait souvent maudire à l'homme physique d'exister. Sécheresse, chaleur, poussière, sentiment de malaise intérieur ...²⁵

Valérie de Gasparin, parvenue devant un autre paysage mythique, celui de la fontaine de Vaucluse, au terme d'une route dont « chaque tour de roue [lui] était un sarcasme », convoque le souvenir rafraîchissant d'un récent voyage en Suisse pour effacer le sentiment de malaise provoqué par le spectacle de désolation qui s'offre à elle :

Pour qui a vu la Suisse et ses chalets parsemés sur les flancs de la montagne, et ses bois, et ses fraîches vallées (...); pour qui a vu la Suisse, ses glaciers vierges et leurs cascades qui franchissent bouillonnantes les rochers couverts de mousses épaisses (...) pour celui-là, Vaucluse et sa fontaine ont perdu leurs attraits²⁶.

Flaubert aura été un des rares arpenteurs du Midi à s'être accommodé des conditions climatiques locales; le seul à s'être abandonné, lors de son voyage de jeune bachelier, en 1840, à la douceur du farniente ou à la volupté du bain en Méditerranée²⁷. De retour à Rouen où il achève, en 1842, la rédaction de son *Voyage aux Pyrénées et en Corse*, il exprime à son ami Louis Chevalier le regret qui le ronge du paradis perdu : « Qui me rendra les brises de la Méditerranée? (...) Maintenant, il pleut, il fait froid, les arbres dépouillés ont l'air de squelettes verts ou

²⁴ Cité par Alain RUIZ, art. cit., p. 116.

²⁵ *Ibidem*, p. 116.

²⁶ Valérie de GASPARIN, *Voyage d'une ignorante dans le Midi de la France et l'Italie*, Paris, Paulin, 1835, tome I, p. 38.

²⁷ FLAUBERT, *op. cit.* p.441.

noirs»²⁸. Profondément intériorisé, le stéréotype climatique structure le paysage intérieur de l'écrivain, dessinant une harmonie entre l'être intime, le milieu et l'histoire: à Louise Collet, originaire d'Aix-en-Provence, le Normand écrit, d'abord en 1846: «J'ai au fond de l'âme le brouillard du Nord que j'ai respiré à ma naissance. Je porte en moi la mélancolie des races barbares, avec ses instincts de migration et ses dégoûts innés de la vie». Puis, en 1852: «Tu aimes l'existence, toi, tu es une païenne et une méridionale, tu respectes les passions et tu aspiras au bonheur»²⁹. L'écrivain qui assume totalement la fatalité d'un héritage qui associe septentrionalité et barbarie, dit son étrangeté irréductible à la civilisation gréco-latine aux rives de laquelle l'appelle désespérément l'être aimé: «Au fond, lui écrit-il en juin 1853, je suis Allemand! C'est à force d'étude que je me suis décrassé de toutes mes brumes septentrionales».

Le Nord, envers du Midi

Vertige des contrastes qui conduit à un déplacement des lignes de partage entre le Sud, le Centre et le Nord: à Avignon, Mérimée, qui se croit «au milieu d'une ville espagnole», écrit se sentir «transporté si loin de la France [qu'il se] retournait avec surprise en entendant près de [lui] des soldats du Nord qui parlaient [sa] langue³⁰». Pour le voyageur venu de Paris, la polarité devient une grille de déchiffrement du territoire méridional lui-même:

Les Roussillonnais, poursuit Mérimée, appellent *gavaches* leurs voisins du nord. Ceux-ci, à leur tour, donnent le même nom aux habitants des pays situés au nord du leur. Cela s'étend fort loin, sans qu'il ne se trouve jamais personne qui veuille accepter cette dénomination de *gavache*; et il faut remarquer que les Roussillonnais par rapport aux catalans sont *gavaches*. *Gavache* peut se traduire par *Français*, mais celui qui emploie ce terme n'a pas bonne opinion de la nation³¹.

²⁸ Cité par Patrick FEYLER, «Flaubert et la Méditerranée», *Les représentations du Sud, du factuel au fictif*, Pessac, MSHA, 2003, p. 181.

²⁹ Cité *ibidem*, p. 179.

³⁰ Prosper MÉRIMÉE, *Notes d'un voyage dans le Midi de la France*, présentées par Pierre-Marie Auzas, Paris, Adam Biro, 1989, p. 98.

³¹ *Ibidem*, p. 209, note 1.

Le Nord, dans cette configuration, apparaît donc comme un espace en creux, une extension du centre symbolique que représente la capitale, une synecdoque de la nation. Volontiers assimilé à l'Ile de France comme territoire de l'absence de couleur locale, il sert de faire valoir à celle du Midi. Taine, surprenant les habitants des Eaux-Bonnes lors d'une fête traditionnelle, transpose sur le costume la thématique des liens entre couleur et méridionalité : « Pour avoir inventé ces habits splendides, il faut qu'ils aient été amoureux de la lumière. Jamais le soleil du Nord n'eût inspiré cette fête de couleurs ; leur costume est en harmonie avec leur ciel ». Et d'ajouter : « En Flandre, ils auraient l'air de saltimbanques ; ici ils sont aussi beaux que leur pays »³². Frappée par l'exubérance de la population avignonnaise à la sortie de la messe dominicale, Valérie de Gasparin s'exclame : « quelle joie, quels éclats de voix, quel mouvement sur la place, et comme les gestes énergiques, les traits mobiles, les yeux étincelans de cette population du midi, contrastent avec la froideur, la circonspection et les joies civilisées de l'homme du nord ! »³³.

Corollaire du ravissement engendré par le spectacle de la vivacité méridionale, la hantise du débridement incontrôlé de cette énergie autochtone s'alimente des fantasmes du siècle qui vient de découvrir l'équivalent mécanique de la chaleur. « La nature et le climat sont complices de toutes les choses monstrueuses que font ces hommes », écrit Hugo à l'appui de l'évocation des violences perpétrées en Avignon à l'occasion des journées révolutionnaires de 1793. Et d'ajouter : « Quand le soleil du Midi frappe sur une idée violente contenue dans des têtes faibles, il en fait sortir des crimes »³⁴. Même hantise chez le très déterministe Hippolyte Taine qui écrit en 1855 redouter, chez les paysans pyrénéens, « cette domination de la passion soudaine, cette violence du premier mouvement, cette émotion de la chair et du sang, ce brusque appel à la force physique [et chez qui] à la moindre injure les yeux s'allument et les coups de poing trottent »³⁵.

Le hâle de la peau, dont les voyageurs romantiques font le principal critère distinctif des peuples méridionaux, n'est qu'un des éléments de la poétique de la couleur qui se décline sur plusieurs registres dans

³² Hippolyte TAINÉ, *Voyage aux Pyrénées*, [1855], Paris, Hachette, 1868, p. 126.

³³ GASPARIN, *op. cit.*, p. 32.

³⁴ HUGO, *op. cit.*, p. 691.

³⁵ TAINÉ, *op. cit.*, p. 54.

la littérature viatique du temps. Les premières choses remarquées par Hugo au débarcadère d'Avignon sont « quelques têtes d'hommes, brunes et hâlées » qui se détachent sur les murailles³⁶, particularité dont, dans la même ville, Mérimée fait seulement la marque des « hommes du peuple ». Valérie de Gasparin remarque, en 1833, « les gentilles marseillaises à la peau colorée »³⁷ tandis que Mérimée dit leur trouver à toutes « de la physionomie, de beaux yeux noirs, de belles dents, un très petit pied et des chevilles imperceptibles »³⁸. Le Nord, en regard, serait territoire de la pâleur. C'est tout au moins ce que les présupposés culturels qui façonnent l'attente des voyageurs du temps les conduit à penser à l'aller. Ainsi l'idée du voyage en Belgique était-elle venue à Théophile Gautier « au musée, en [se] promenant dans la galerie des Rubens » où « la vue de ces belles femmes aux formes rebondies, (...) [de] toutes ces montagnes de chair rose d'où tombent des torrents de chevelures dorées » lui avait inspiré le désir d'une confrontation avec la réalité : « Je n'allais pas, comme le Père Enfantin, en Orient chercher la femme libre, écrit-il : j'allais au nord chercher la femme blonde »³⁹. Mais s'il croit déceler qu'à partir de Cambrai, « le type français s'efface pour céder le pas au type flamand »⁴⁰, son périple belge ne lui permet de rencontrer aucun spécimen de chevelure blonde ni de contours ondoyants, au point que le voyage devient l'occasion d'un paradoxal retournement du stéréotype :

(...) je n'ai jamais rien vu de plus brûlé, de plus rôti, de plus dérisoirement brun que ces femmes, écrit-il au retour. Les blondes, j'en suis sûr, doivent inmanquablement être fort nombreuses en Abyssinie et en Éthiopie, car les mulâtresses et les négresses abondent en Belgique⁴¹.

Ce qui n'empêche pour autant pas Hugo d'exprimer, à l'été 1837, le sentiment d'un trop plein de pâleur :

³⁶ HUGO, *op. cit.*, p. 688.

³⁷ GASPARIN, *op. cit.*, p. 55.

³⁸ MÉRIMÉE, Lettre à Jenny Dacquín, citée dans *Le voyage en France. Anthologie des voyageurs français et étrangers en France aux XIX^e et XX^e siècles (1815-1914)* texte établis par Jean-Marie Goulemot, Paul Lidsky et Didier Masseau, Paris, Laffont, « Bouquins », 1997, p. 27.

³⁹ Th. GAUTIER, *Un tour en Belgique et en Hollande*, *op.cit.*, p. 8.

⁴⁰ *Ibidem*, p. 34.

⁴¹ *Ibidem*, p. 63.

La couleur de ce pays-ci commence à m'ennuyer. Les maisons sont rouges, les femmes sont blondes, les plaines sont jaunes; il me tarde de revoir de la pierre, de la verdure et des cheveux noirs⁴².

* * *

Par les ondoiements multiples auxquels la soumet la littérature de voyage du temps, la limite entre un Nord et un Midi de la France définis par contraste dans leurs identités respectives est au cœur du processus romantique d'invention de la couleur locale. Frontière imaginaire, qui renvoie à cette géographie symbolique des périphéries qu'à la même époque le *Tableau de la France* de Michelet condamne à une inexorable absorption par un centre unificateur. Dans la dynamique du flux et du reflux des signes d'étrangeté dont le voyage romantique ordonne la perception, s'exprime une forme d'impossibilité à dire le national, ou, tout au moins, à en caractériser le pittoresque. En route pour les Pyrénées, Flaubert, note en 1840: «rien d'original, rien de coloré, une platitude toute française jusqu'à Tours»⁴³. Espace de l'imperceptible, l'Ile de France, ce «centre excentrique qui dérive et appuie au nord»⁴⁴, se fait métaphore et préfiguration d'un espace national d'où serait, par la force de l'histoire, évincée toute trace d'esprit local, celui qu'évoque Michelet, dans les dernières lignes de son *Tableau* et où «le Français du Nord a goûté le Midi, s'est animé à son soleil [tandis que] le Méridional a pris quelque chose de la ténacité, du sérieux, de la réflexion du Nord». Territoire où, écrit-il encore, «la société, la liberté ont dompté la nature»⁴⁵.

En ce sens, par sa quête obsédante des signes révélateurs des commencements de l'étrangeté, le voyage en France, à l'époque romantique, serait peut-être bien une ultime et illusoire tentative pour conjurer la fatalité d'une histoire destinée à triompher de la géographie, donc à condamner le voyageur à l'aphasie.

⁴² HUGO, *op. cit.*, p. 604.

⁴³ FLAUBERT, *op. cit.*, p. 426.

⁴⁴ MICHELET, «Tableau de la France» dans *Histoire de France*, livres I à XVII, *Le Moyen Âge*, Paris, Laffont, «Bouquins», 1981, p. 221.

⁴⁵ *Ibidem*, p. 227.